

le collège du Plan du Loup présente

RETOUR VERS L'AUTRE MONDE

Une nouvelle en cadavre exquis écrite par Maylis de Kerangal et les élèves
des collèges Jean Moulin, Jean Jaurès, Jacques Cœur et Eugénie de Pomey



© Photo-libre.fr



Prologue / page 5

Une étrange enveloppe / page 7

L'héritage / page 10

Un tiki pour waitomo / page 14

**Le retour sur les traces
de ses ancêtres** / page 16

**Voyage vers
l'autre monde** / page 20

Prologue

Maylis de Kerangal

La fenêtre s'est ouverte d'un coup, en grand, un bruit sec, le vent avait poussé derrière les vitres — le vent ou autre chose d'invisible et d'obstiné, une force en tout cas —, les battants ont rebondi contre le mur, les vitres ont tremblé sans se fendre et dans la pièce, des papiers se sont envolés sur le bureau, les cendres ont voltigé au-dessus du cendrier. Elle a levé la tête, étonnée, a regardé dehors, la façade de l'immeuble de l'autre côté de la rue, les toits, le ciel d'octobre, puis s'est levée pour aller voir. Rue calme, milieu d'après-midi en creux dans la course du jour, pas un chat mais une corneille là, sur la gouttière d'en face, qui avançait martiale, la queue noire, rigide, un frac, marchait comme un homme et soudain tourna la tête pour regarder la jeune fille qui referma illico la fenêtre, frissonnante, en prenant garde, cette fois, à fermer la crémone.

Elle retourna s'asseoir à son bureau. Une feuille d'arbre avait atterri sur le clavier de l'ordinateur, une feuille déposée

par le vent — du moins c'est ce qu'elle pensa. Elle la fit tourner entre ses doigts pour l'observer recto verso : brune et sèche, nervurée de rouge sombre, elle avait la forme d'une main ouverte, — c'est drôle songea la jeune fille, c'est étrange qu'une feuille, si légère soit-elle, puisse s'élever jusqu'au sixième étage d'un immeuble, soit une ascension d'environ trente mètres, quand les feuilles d'automne, c'est bien connu, emportées par le vent, tombent en tourbillonnant au ras du macadam comme dans les comptines. Après avoir l'avoir regardée une dernière fois, la jeune fille glissa la feuille dans le premier livre qu'elle trouva à portée de main — *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne, une vieille édition illustrée qu'elle avait trouvée la veille chez un libraire de la rue de la Grange aux Belles et achetée pour son frère, spéléologue en Ardèche et trentenaire dans cinq jours —, jeta un coup d'œil à sa montre, ramassa ses cheveux en boule derrière sa nuque, y planta un pinceau, s'alluma une cigarette avant de reprendre la traduction en cours — la notice technique furieusement détaillée d'une lampe torche révolutionnaire. Mais, à peine avait-elle recommencé à travailler que l'on sonna à la porte. La jeune fille posa sa cigarette et se leva pour aller ouvrir, agacée : elle n'attendait personne et à ce rythme n'aurait jamais fini de traduire la notice avant dix-huit heures, l'éditrice — une grande bringue autoritaire — le lui reprocherait et elle risquait de perdre ce petit boulot, rasoir mais devenu indispensable depuis qu'elle avait pris ce studio rue des Vinaigriers dans l'urgence, il y a trois semaines.

Une étrange enveloppe

Maylis de Kerangal

Sur le palier, un homme lui fait face, vêtu de noir, le blouson siglé du logo d'une entreprise de coursiers qu'elle ne connaissait pas et coiffé d'un casque intégral qu'il n'a pas pris la peine de retirer. Elle se fige bras croisés :

« Oui ?

Le type articule quelque chose qu'elle n'entend pas tout en lui tendant une enveloppe de papier kraft. Elle grimace, pointe un index sur son oreille :

– Oh hé, ça vous dérangerait d'enlever votre casque ?

Le type s'exécute, glisse l'enveloppe entre ses genoux tandis qu'il ôte son casque, révélant un visage tatoué — un visage que le tatouage rendait indécélable.

– Bianca Fuoco ? » Voix enterrée, fortement accentuée.

La jeune femme, interdite, hoche la tête, alors reçoit l'enveloppe dans les bras mais, le temps de la retenir et d'y jeter un œil, ahurie, l'homme tourne les talons et dévale les escaliers.

La porte refermée, Bianca s'immobilise quelques secondes, haletante, main sur la clenche, tête penchée vers le chambranle, oreille tendue vers la cage d'escaliers quand ses yeux, eux, inspectent l'enveloppe — une poche épaisse, scellée par un ruban de Chatterton marron, et muette, aucune inscription, rien, pas même son nom, pas même le code de l'immeuble — puis, le bruit des pas s'amenuisant, elle se précipite à la fenêtre, colle son front contre la vitre et sans savoir pourquoi, commence de guetter le coursier qui, logiquement, ressortirait de l'immeuble six étages plus bas, pour remonter sur sa bécane et filer.

Elle patiente, piétine, c'est long, plus long qu'elle ne l'aurait pensé, l'enveloppe est serrée contre sa poitrine, le verre est glacé contre son visage et son angle de vue très aigu, mais elle attend, garde les yeux baissés sur la portion de rue que l'homme traversera pour atteindre son scooter et juste en face, il y a toujours cette corneille noire qui défile comme à la parade, levant haut les pattes comme un soldat lors de la relève de la garde à Buckingham Palace. Alors le coursier est apparu, les habits noirs, le casque intégral sur la tête mais les cheveux longs flottant dans son dos jusqu'aux reins, les semelles de ses baskets touchant à peine l'asphalte quand il franchit la chaussée et une fois au pied de sa machine, elle le voit qui zippe son blouson, enfile ses gants, se place sur la selle en un mouvement de voltige, souple, rapide, un félin, puis s'incline en avant pour démarrer le moteur, quand, alors

que rien ne le laissait prévoir, il a subitement pivoté le buste, fait volte-face vers l'immeuble et renversé la tête en arrière, comme pour regarder à la fenêtre de son studio. Surprise elle pousse un cri, se recule, finissant même par s'esquiver derrière le rideau où, retenant sa respiration, elle observe le coursier : il ne démarre pas mais continue de fixer sa fenêtre, comme s'il savait qu'elle était là, cachée, l'enveloppe de plus en plus comprimée contre son corps, puis brusquement, faisant vrombir son moteur, il se détourne, s'élance dans la rue qui résonne comme un défilé rocheux et disparaît. Alors, reprenant ses esprits, Bianca saisit les ciseaux sur l'étagère et cœur battant à tout rompre, ouvre l'enveloppe.

L'héritage

*Collège Jean Moulin (Lyon 5^e),
classe de 3^eme de Mesdames Pons et Rampon*

Cœur arrêté, mains moites et tremblantes, sang figé. Ses doigts désordonnés déchirent l'enveloppe kraft. Comme pour prendre une goulée d'air, c'est vers la fenêtre qu'elle tourne son visage. Image noire du frac de la corneille comme un avertissement. Et si c'était un piège ? Comme un appel au réel, les sermons de la grande bringue grincent dans sa tête chamboulée. Il est encore temps de s'arrêter, de ne pas savoir, de s'interdire la parenthèse inattendue ouverte par le tatoué.

Expédiée, décachetée, oubliée ! Eh bien non ! Plutôt laisser tomber la grande bringue. Au diable le loyer. On verra plus tard. Le contenu de l'enveloppe se déversait déjà sur son bureau : un pendentif, une carte mémoire, quelques pages arrachées d'un vieux livre.

Bianca était une femme, instinctivement, elle saisit le bijou. Elle n'avait jamais vu une chose pareille ! C'était un

pendentif en pierre verte – les trous usés au sommet du crâne l’attestaient - représentant un être asexué : la tête du personnage reposait sur son épaule gauche, comme si elle était trop lourde ; les mains reposaient sur les cuisses en tailleur, comme si un lourd travail venait de s’achever ; mais ce qui était le plus remarquable, c’est que, sous un front bombé, deux immenses yeux ronds cirés de rouge mangeaient un visage à la fois simiesque et poupin. Bianca se sentit appelée par ce regard si doux et si lointain. Respectueusement, elle caressa ce qu’elle supposa être du jade. De petites entailles, sans doute dues au temps, déchiraient le corps aux formes arrondies et généreuses. A y regarder de plus près cependant, au dos, une sorte de macule fit à son œil l’effet d’une tache d’encre ; sa lampe Led Micromax lui permit de distinguer quelques caractères à demi effacés. Qu’est-ce que cela ?

Après avoir rêvé un bon moment, Bianca pose l’objet. Le sang de bibliophile qu’elle a dans les veines fait le reste : vite, que racontent ces pages orphelines ? Le mot « maori » revient sur chacune d’elles.

Une, particulièrement, attire son attention : « La légende du jade maori ». Tout n’est pas lisible à cause de l’usure du document. Mais elle arrive à distinguer quelques mots : « *Traditionnellement, les maoris n’achètent jamais du jade pour eux-mêmes, préférant attendre qu’une pièce leur soit offerte. Ce cadeau est censé transférer à son possesseur une partie du pouvoir, ou « mana » de celui qui offre.* »

Elle tourne la page... lit, intriguée, la légende du jade

appelé aussi « pounamu » : un jour, l'esprit du lac « Poutini » tomba amoureux de la femme d'un chef maori ; il l'enleva. Le mari les retrouva. Poutini transforma alors celle qu'il aimait en pierre verte.

Plus loin, une image qui donne à voir la même forme que le pendentif vert de l'enveloppe. Son regard glisse sur la légende : « un tiki ». Ne vient-elle pas de lire quelque chose sur cet objet ? Retour en arrière. « *Le Tiki est le symbole des ancêtres que les maoris se transmettaient de génération en génération... Il restait parfois plusieurs années dans la grotte où était déposé le corps mort de son possesseur ; puis on le récupérait pour le transmettre à nouveau...* » Une seule chose restait sur le bureau, une petite carte mémoire bleue de quatre Giga-octets.

Le cœur battant, elle l'insère dans le lecteur de son ordinateur. Un message apparaît en bas à droite de l'écran : un périphérique de stockage a été détecté. Elle prend la souris en main, clique. Deux fichiers apparaissent : « Bianca Fuoco / Grotte Waitomo » et « Photo-tiki ». En voyant son nom sur un fichier, son sang ne fait qu'un tour. Aussitôt, elle l'ouvre. Une photo très sombre ! Une large entrée, des formes étranges comme des pictogrammes sur les parois et surtout une multitude de points lumineux agrippés au plafond. Une atmosphère irréelle... A la suite, un document texte nommé « Légende ». La grotte aurait appartenu à un chef Maori nommé Te Kooti. Son tombeau serait dans une salle secrète creusée dans la roche, on ne l'aurait jamais retrouvé.

Bianca est troublée. Songeuse, ses yeux se posent sur le tiki... Que signifie tout cela ? Pourquoi elle ? Quel lien avec le peuple maori ? Dehors, la corneille est toujours là, l'oeil vif et curieux.

Soudain, le second fichier lui revient à l'esprit : « Phototiki ». Elle l'ouvre, fébrilement. S'affiche la photo d'une vieille femme : de longs cheveux noirs s'éclaircissant sur les tempes ; une peau halée ; un nez épaté ; des yeux noirs et perçants soulignés par les rides. Ses lèvres semblent molles, la lèvre inférieure, noire. Sur son menton sont tatoués d'étranges et sombres motifs. De longues boucles en pierre verte, du jade, sont suspendues à ses oreilles et un pendentif, un tiki, sans aucun doute, pend à son cou. Qui était-elle ? Lui reviennent en mémoire les légendes lues et le coursier. D'où venait-il ? Soudain la fenêtre s'ouvre, poussée par un vent coulis qui fait gémir la pièce. Elle allait se lever quand un détail l'interpelle. Elle saisit, fiévreuse, le pendentif sur le bureau et le porte à hauteur de l'écran. Un tremblement la prend alors. La pièce, tout à coup, devient froide. L'évidence se fait d'elle-même : les deux tikis sont identiques. Cette femme et elle ont donc un lien !

Un tiki pour waitomo

*Collège Jean Jaurès (Villeurbanne),
classe de 4ème de Mesdames Safyane et Hausberg*

Il est tard maintenant. La lumière froide de la lune plonge le salon dans une étrange atmosphère. Au loin, un chien pousse un hurlement. Bianca prend une cigarette sur son bureau. Comme une sentinelle, le tiki semble la suivre de ses yeux de sang et lui chuchoter : « Rappelle-toi, Bianca ! Rappelle-toi de Hakaora ! »

Alors la jeune femme se souvient de tout : son enfance en Nouvelle-Zélande, le Cap Reinga, les grottes humides et intrigantes, tombeaux des anciens... Bianca et son frère vivaient là-bas avec leurs parents, de célèbres ethnologues. Lorsque ces derniers devaient s'absenter, c'était la vieille Hakaora qui les gardait, leur « tipuna », leur mamie maorie. Descendante d'une lignée de chefs, elle en avait l'autorité naturelle, la générosité et la grandeur d'âme. Le soir, face à la lune, elle racontait des légendes captivantes qu'elle

entrecoupait de chants tribaux envoutants. Depuis ce temps, Bianca ressentait profondément le mystère des mots, ce qui l'avait menée à son métier de traductrice, tout en oubliant, peu à peu, l'origine de cette passion.

La jeune femme a soudain besoin de parler à son frère, d'évoquer avec lui la mort de leurs parents et le retour en France, terrible, glacé, en janvier 1996. Elle l'appelle. Un message sur le répondeur parle d'un départ soudain pour la grotte de Waitomo. La voix rassurante trahit l'excitation. L'envie de voyager la prend. Elle doit impérativement revoir les lieux de son enfance.

Elle finit sa traduction en vitesse. Trop émue, écrit un peu n'importe quoi, envoie le texte à l'éditrice, réclame son salaire ce qui lui permettra d'acquitter un aller pour Wellington. Dans la valise elle cachera le tiki, la photo et le vieux Jules Verne. Bianca est prête à partir.

Le retour sur les traces de ses ancêtres

*Collège Jacques Cœur (Lentilly),
classe de 3ème de Mesdames Pianese et Klimas*

Bianca est assise dans l'avion, son cœur bat la chamade... Revenir sur la terre de son enfance, cela lui fait un choc... Dix-huit ans qu'elle s'est tenue loin de ce pays. Soudain, un souvenir refait surface : elle se souvient du jour où elle jouait avec son frère et leur tipuna dans une grande prairie d'herbes hautes... Hakaora avait du mal à les voir car les enfants étaient moins grands que les herbes et couraient dans tous les sens... La vieille femme, ne les voyant plus, avait commencé à paniquer... Et, tout à coup, surgissant de nulle part, ils lui avaient sauté au cou..! L'émotion l'envahit... Elle voudrait revenir dans ce passé, où tout était simple...

Une fois l'avion atterri, Bianca se précipite vers la porte de sortie pour aller récupérer ses bagages. Elle prend alors un

taxi qui la conduit vers sa maison d'enfance... Elle y pénètre, respire profondément, erre de pièces en pièces... Elle saisit nonchalamment sur une étagère un papier froissé... C'est un texte ancien, jauni par le temps, où apparaissent des signes... C'est du runique, elle reconnaît l'écriture, la même que sur ses anciens livres islandais... Cela lui rappelle le roman de Jules Verne qui débute par un message codé. Elle trouve aussi une photo qui l'interpelle, comme si tout avait été mis en évidence pour son regard... Il s'agit du portrait d'une vieille femme sérieuse et froide : ses longs cheveux noirs sont en arrière et laissent apercevoir son tiki. Cette femme, Bianca l'a reconnue, c'est la même que celle qui figure sur la photo qu'elle a dans son sac : même femme, même tiki et au dos le nom *Fuoco*, suivi d'un texte en runique. Ce texte est illustré par des images étranges, de culture maorie. Le thème de la mort semble apparaître aussi : un document expliquant des rites funéraires, peut-être. Bianca met ses documents dans son sac, elle aimerait poser de nombreuses questions à Matéo, quand elle l'aura retrouvé : son métier de spéléologue, sa culture devraient éclaircir ce mystère maori.

Soudain, elle entend le carillon retentir... Il est déjà l'heure de rejoindre le guide qu'elle avait engagé la veille. Elle saute donc dans le taxi qui l'attendait...

Arrivant sur le lieu du rendez-vous, elle fait connaissance avec le guide et lui explique qu'elle doit retrouver quelqu'un aux grottes de Waitomo. Ne connaissant pas la région, elle lui demande donc de l'aide afin de s'y rendre le plus vite possible.

Au bout d'une heure, le trajet emprunté par Bianca et le guide commence à être périlleux : le terrain glisse, la pente qui mène à la grotte paraît à la jeune traductrice difficile à prendre, Bianca n'en peut plus... Le terrain devient presque inaccessible mais le guide soutient Bianca en lui tenant la main pour l'aider à avancer... Cette pente glisse tellement, que Bianca tombe mais le guide parvient à la relever. Ce dernier parle danois, c'est un homme de haute taille, un grand gaillard. Il a une force peu commune, « je ne m'en étais pas rendue compte avant qu'il ait réussi à me hisser jusqu'en haut » se dit Bianca. Sa force révèle un tempérament d'un calme parfait. On sent qu'il ne demande jamais rien à personne et qu'il travaille à sa convenance. Le personnage est grave, flegmatique et silencieux.

Enfin, elle aperçoit l'antre de la grotte... Le guide demande alors :

« La suite de notre excursion ?

– Oui. »

Ils reprennent la route, lampe torche en main. Le voyage se fait en silence. Les deux explorateurs sont concentrés et ne veulent surtout pas briser la concentration indispensable au bon déroulement de leur expédition. Tout se passe bien... Lorsque Bianca se blesse ! Elle crie et le guide, plus en avant, retourne la voir. La jeune aventurière s'est foulée la cheville dans un trou. Le guide part immédiatement chercher de l'aide, en rebroussant chemin. Il ne reste plus à Bianca qu'à attendre à présent...

Une heure plus tard, une lumière luit dans le fond de la grotte : Matéo ! Il était là, comme son message l'avait indiqué...
Le frère relève sa sœur !

Bianca est très émue de le revoir :

« Je suis venue car j'ai reçu la photo d'une vieille femme avec un tiki et je voulais t'en parler et je...

– Justement, Bianca... la coupe Matéo.

– Oui ?

– Viens voir, j'ai découvert quelque chose plus bas dans la grotte...

Bianca et Matéo se mettent en route vers le bas de la grotte.

Dix minutes plus tard ils arrivent sur les lieux :

– Regarde... C'est un cadavre que j'ai découvert il y a deux jours... »

Voyage vers l'autre monde

*Collège Eugénie de Pomey (Amplepuis),
classe de 4ème de Mesdames Poyet-Fawal, Daumur et Blisson*

Une odeur fétide flotte dans l'air. Bianca, prise de haut-le-cœur, s'avance vers le cadavre. Il porte une tenue traditionnelle en lambeaux et malgré l'état de décomposition du corps, ils comprennent qu'il s'agissait d'une femme. Matéo aperçoit un tiki autour du cou de la morte. La forme de ce dernier interpelle Bianca et elle le reconnaît : elle sort son tiki et les compare. Elle constate qu'ils sont identiques !

C'était sa Tipuna, celle qui les avait gardés dans leur enfance ! Les petits gâteaux préparés par Hakaora reviennent à l'esprit de Bianca et tous les bons moments passés avec elle. Quand elle réalise que le cadavre est celui de sa Tipuna, Bianca s'effondre, fond en larmes. Un grand vide envahit son cœur et elle se retrouve choquée, coupée de la réalité, comme si tout se déroulait à distance.

Matéo se précipite vers elle, surpris par sa réaction. Il l'entoure de ses bras et l'amène hors de la grotte pour

qu'elle prenne l'air. Bianca reprend ses esprits et explique ses découvertes à son frère : les tiki, la photo et l'identité de ce cadavre. Matéo cache son émotion, mais des larmes brillent dans ses yeux.

Le frère et la sœur retournent vers le guide pour lui demander des explications :

« Que fait notre Tipuna au fond de cette grotte ?

– Je ne sais pas vraiment, sans doute était-elle une personne importante dans la tribu Mayoka. Je peux vous emmener voir cette tribu, qui se trouve dans la forêt, au fond de la vallée, de l'autre côté du lac.

– Allons-y ! ».

Bianca, son frère et le guide se mettent en route et descendent péniblement le long du chemin pierreux. La cheville de Bianca la fait souffrir. Quelques heures plus tard, ils arrivent au bord du lac et la jeune femme est soulagée de s'asseoir enfin dans la vieille pirogue trouvée par leur guide pour traverser. Chacun se pose des questions silencieuses au sujet du cadavre d'Hakaora, en cachant sa tristesse.

Ils arrivent ainsi sur une petite plage de sable, accueillis par deux femmes de la tribu Mayoka. Bianca et Matéo leur demandent de les mener au chef. Les deux femmes les emmènent dans un village fait de petites maisons de briques d'un rose orangé. Au centre du village, sur la place, un homme au visage tatoué semble raconter une histoire à des enfants joyeux. Bianca et son frère se rapprochent de ce groupe. Les enfants se lèvent à leur vue et courent à leur rencontre, intrigués par la couleur de leur peau.

L'homme au visage tatoué s'avance vers eux et Bianca s'écrie :

« Mais je vous reconnais ! Vous êtes le coursier qui m'a donné l'enveloppe ! Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que toute cette histoire ?!

– Oui, c'est moi. Je m'appelle Aïtu. Vous deviez venir en Nouvelle-Zélande pour accompagner Hakaora dans son voyage vers la mort ! Il faut transférer sa dépouille dans le sanctuaire de la tribu. On a besoin de vous ; est-ce que vous avez trouvé le papier avec les runes ? Il nous indiquera la place qu'elle doit prendre dans le tombeau.

– Oui, mais je n'ai pas encore eu le temps de le déchiffrer !

– Je vais vous aider. Hakaora descend de nos grands chefs. Le séjour dans la grotte constitue son premier repos. Elle mérite maintenant de rejoindre l'arbre sacré Pohutukawa et de retrouver ses ancêtres à Hawaiiiki.”

Aïtu leur explique le déroulement du tangihanga, enterrement traditionnel maori.

Il aide Bianca à traduire les runes qui constituent la dernière volonté de leur Tipuna : elle souhaite reposer sous la voûte de vers luisants, là où elle se réfugiait depuis toute petite quand elle pensait à ses parents décédés peu de temps après sa naissance.

Trois jours plus tard, toute la tribu se met en route pour célébrer l'enterrement dans la grotte de Waitomo. Bianca, Matéo et Aïtu partent dans une vieille Jeep décorée de symboles maoris. L'homme aux tatouages les dirige vers une

impasse terminée par une magnifique cascade. L'eau scintille au soleil : une entrée pour les grottes se trouve là, ignorée des touristes et des guides.

Ils passent derrière la cascade masquant l'entrée et montent dans des pirogues qui se trouvaient là. Leur guide leur explique qu'il s'agit de pirogues sacrées, uniquement utilisées dans l'organisation du service funéraire traditionnel des membres de la tribu. Tous les descendants des grands chefs sont enterrés dans cette partie de la grotte, qui est un territoire sacré.

Ils suivent la rivière souterraine, sous un plafond constellé de petites lumières produites par les vers luisants. L'endroit est empreint d'une atmosphère inquiétante, comme s'ils étaient observés.

Ils arrivent dans une grande salle ornée d'immenses totems et de tikis. Des tombeaux sont éparpillés tout autour de la grande salle. Tout le monde se rassemble autour de celui qui a été construit pour Hakaora. La cérémonie commence. Après des discours, la fermeture du cercueil, le chef dépose sur le tombeau une cape sacrée, tissée de fibres végétales et de plumes d'oiseaux multicolores, afin que l'esprit de la morte s'y réfugie. Pour cela, les femmes entament un chant de bienvenue, un tangui, qui donne des frissons à l'assemblée. Ensuite, l'homme tatoué annonce à Bianca que c'est à elle de mettre la cape sacrée afin de libérer l'esprit de Hakaora. Bianca regarde Matéo d'un air anxieux et après un moment d'hésitation, elle la prend, non sans réticence. La cérémonie

continue avec des poèmes et des chants.

Puis, toute la tribu retourne au village, au Maraé, maison des ancêtres, pour la suite du tangihanga. Bianca et Matéo, un peu déroutés, restent un instant auprès de leur Tipuna pour se recueillir sur son cercueil, avant de rejoindre les autres au village. Selon les rites maoris, Bianca remet la cape sacrée aux anciens du village et dans une ambiance festive, des femmes se mettent à danser. La jeune femme et son frère, tout à leur peine, s'étonnent de voir les gens si joyeux. Aïtu s'approche d'eux, les enlace et leur déclare : « Malgré la peine, la vie continue ! ». Ces mots les touchent et ils se joignent à cette fête mortuaire, si éloignée de leurs habitudes françaises, mais si réconfortante.

Le quotidien de Bianca Fuoco, jeune traductrice parisienne, va être bouleversé par un étrange coursier au visage tatoué. Lancés dans un jeu de piste de la mémoire qui les mènera aux antipodes, Bianca et son frère Matéo vont voir s'entremêler passé, traditions et nécessité d'accompagner un être cher vers l'autre monde.



*Scannez pour découvrir
les étapes de fabrication
de l'histoire en ligne !*



Les pages de ce livre ont été élaborées en ligne, en adaptant les règles du cadavre exquis : Maylis de Kerangal écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves de 10 collèges. Chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Une résidence d'artiste sur l'espace numérique de travail www.laclassed.com initiée par le Centre Erasme (Livinglab du Département du Rhône) En collaboration avec La Villa Gillet et Maylis de Kerangal, auteure invitée aux Assises Internationales du Roman 2013. En partenariat avec l'Inspection Académique du Rhône.